

Cantonale Berne Jura 2020

Premier étage

Salle 6

Les sculptures minimales d'**Anja Braun**, intitulées « Carré (Magnetskulpturen 1-9) » (« Carré (sculptures à aimants) ») (2020), sont composées de pigments, d'aimants, de roches et d'acier. Suspendus au plafond, des tringles, des boules et des cubes conservent un équilibre fragile et révèlent les forces physiques sous-jacentes.

Salle 5

Dans sa série « Gefässe » (« Récipients ») (2019), **Tobias Hauswirth** se consacre aux formes emblématiques des verres de vin, des théières, des distributeurs de savon ou de la machine à café Bialetti à l'aide de moyens picturaux simples, qui se réduisent aux contours et aux surfaces colorées. La répétition et la variation des motifs donnent naissance à une fresque murale segmentée : une sorte d'ABC des formes de récipients.

Brigitte Jost conçoit ses assemblages tridimensionnels à partir d'emballages de présentation. Les récipients du quotidien deviennent des habitations destinées à des êtres à l'aspect animal, des figures grimaçantes qui ressemblent à des masques, et accueillent des objets de forme similaire.

Salle 4

Dans l'installation « Ice – Moving – Me » (2020) de **Baum/Jakob**, les photographies imprimées sur des panneaux de tissu montrent des glaciers qui sont recouverts de toiles destinées à en freiner la fonte, et les efforts déployés par les êtres humains pour en retarder la disparition. Les murmures et les clapotis qui émanent de la piste audio soulignent le caractère inexorable de cette évolution. La transposition des glaciers au moyen d'un procédé photographique fait allusion à la prise de distance à travers un regard médiatisé.

Salle 3

Avec son installation lumineuse et sonore, le duo d'artistes **Aebersold x Handberg** explore l'atmosphère de l'ancienne chambre du greffier municipal. Les fréquences profondes et inaudibles du son se matérialisent sous la forme de vibrations à la surface d'un bac d'eau placé dans un cube de lumière. Le titre de l'œuvre, « Stadtschreiber » (« Greffier municipal ») (2020), évoque l'entrelacement de l'espace et de l'histoire, de la pulsation et de l'enregistrement.

Salle 2

Dans « Topos – Digital Diorama » (2020), **Nico Kurzen** présente des séquences extraites d'un jeu vidéo sous la forme d'une projection semblable à un hologramme. Les paysages conçus à l'ordinateur contrastent avec le format de présentation théâtral du diorama ; différents niveaux de création d'illusion se rencontrent.

Salle 1

Barbara Ellmerer s'intéresse aux processus de la perception et de la création d'images. Dans sa série d'œuvres qui ne cesse de s'élargir, « Particules minuscules » (depuis 2018), elle nous immerge dans un monde microscopique en reproduisant, dans un format pictural fortement agrandi, des extraits d'images déjà peintes. Les motifs oscillent entre la représentation scientifique de cellules et d'infimes particules, les taches de couleur abstraites et les éléments figuratifs.

Sara Gassmann recourt au relief de céramique pour élargir sa pratique picturale et transpose avec volupté son approche de la silhouette et du fond ainsi que de la forme et de la couleur sur le support de peinture formé à partir de morceaux d'argile. Le titre de l'œuvre, « Makramee 1 / 3 » (« Macramé 1 / 3 ») (2017) évoque la technique de cordage artisanale et sa présence décorative dans l'environnement familial.

Nils Braun se penche lui aussi sur le fonctionnement de notre mémoire iconographique. Avec « Contemporary Fragmented Vision » (2016), il s'interroge sur la manière dont celle-ci est façonnée et fragmentée par les images numériques. L'impression en 3D du David de Michel-Angel a vu le jour au moyen d'un procédé génératif : des photographies de la statue, disponibles en ligne, ont été superposées les unes aux autres, ce qui a permis de reconstituer la partie frontale de manière détaillée. La face postérieure, en revanche, est inexistante, car personne ne photographie la silhouette depuis l'arrière.

Salle 7

Dans « some empirical research » (2018), **Leolie Greet** adopte un point de vue distancé à l'égard de la nature. Joueuse, une main ornée de faux ongles mesure, compare et effleure son environnement et

commente ainsi les structures du savoir prédominantes d'une époque où l'être humain exerce une influence cruciale sur les processus biologiques, géologiques et atmosphériques.

Livio Baumgartner aborde la nature domestiquée dans l'histoire de l'art sous un angle nouveau : ses photogrammes en grand format intitulés « Still Life – Nature Morte (I, II, III) » - un point jaune vif, des clichés représentant de l'eau et les ombres des plantes - suggèrent une vie dotée de sa propre dynamique.

L'œuvre au sol de **Cécile Baumgartner Vizkelely** s'inspire des trompe-l'œil de la Renaissance, où les plafonds, par exemple, représentaient des fragments du ciel. Elle inverse toutefois la direction du regard et nous fait observer depuis le haut, dans « Look at the sea, see how she looks at you looking at her » (2020), des couches de latex colorées qui évoquent plutôt les vues aériennes d'un océan. En adoptant un tel angle, l'artiste reflète la vision du monde hydro-féministe selon laquelle les organismes vivants humains et non humains sont reliés par l'élément de l'eau, et fait allusion au « sentiment océanique » décrit par l'écrivain français Romain Rolland : sentir que l'on appartient à un ensemble qui est plus grand que soi. Les êtres humains, les animaux, les plantes, les champignons et les microbes se rencontrent également dans l'installation vidéo « Fingery Eyes » (2020) de **LULU&WHISKEY**. L'association cénesthésique du regard et de la sensation tactile suggérée dans les yeux en forme de doigt incite à une pensée tentaculaire, et fait écho au postulat de Donna Haraway : à un mode de pensée et de perception qui finit par surmonter l'anthropocène.

Le langage visuel de **Sereina Steinemann** est symbolique et, sur le plan des motifs, se nourrit de ses archives personnelles. La compilation d'impressions quotidiennes photographiées, de documents imprimés collectés et de motifs de couleur lui fournit un concept ludique pour composer ses œuvres en plusieurs parties. « Eiche, Streifen, Blätter » (« Chêne, stries, feuilles ») (2020) est ainsi née d'une sélection et d'un groupement intuitifs d'éléments de sa collection.

Salle 8

Dans la série de dessins « Manual Series By Hand » (2020), **Olivia Abächerli** s'essaie à transformer des concepts abstraits tels que l'empathie, l'entropie, la simulation et l'infinitude en un langage visuel. À cette fin, l'artiste s'appuie sur les conventions existantes en matière de représentation de cartes de géographie, de diagrammes ou d'infographies, et les combine à ses propres éléments visuels de narration.

Le dessin et le textile se rencontrent dans l'œuvre de **Christine Hurst** intitulée « Sabine tanzt » (« Sabine danse ») (2020) : une lamelle de store détachée qui, lors de la tornade « Sabine », tourbillonnait dans l'air, a servi de modèle pour les dessins au fusain que l'artiste a transposés en une séquence de dessin animé. Dans la série en cinq parties intitulée « d'un coup de dés » (2019/20) de **Daniel Desborough**, le paysage symbolise la voie personnelle vers la convalescence. Les photographies ont été prises à la suite d'un accident, au cours de promenades récurrentes autour de Melchnau, à proximité de Langenthal.

Pour la série « Empty Boxes » (2018-20), **Bastien Aubry** utilise des emballages en carton qu'il coule dans de la résine acrylique et dont il réinterprète la conception originale. S'inspirant des stratégies artistiques du pop art, des commentaires fragmentaires, reflets de l'air du temps, voient ainsi le jour : « No Time », « Theory and Practice » ou « Energy » renvoient aux slogans de la production artistique ainsi que de la consommation et du style de vie.

Salle 8 / 9 (corridor)

« STALIMONIUM » et « TARAMULIN » (créés tous deux en 2020) évoquent des motifs ambigus - voyons-nous des silhouettes noires sur un fond blanc ou bien des reflets lumineux sur une surface obscure ? Les travaux en grand format réalisés à l'aide de gesso par **Filip Haag** témoignent de sa confrontation picturale avec le bruissement des corps, le déferlement des eaux, des failles et des accumulations ainsi que l'acuité et l'imprécision de notre perception.

Salle 9 (corridor)

Les peintures à l'huile sur papier de **Lisa Hoever** intitulées « Ohne Titel » (« Sans titre ») (2019/20) semblent obstruer la vue de l'image : elles montrent des barres et des surfaces colorées qui s'étendent jusqu'au bord de la feuille et derrière lesquelles on devine des silhouettes ornementales et des structures en forme de grille. La forme concrète et les traces de gouttes fortuites, la couche de peinture glacée et le fond blanc du papier se rejoignent en une rencontre riche en tension.

La série photographique imprimée sur verre « under construction until further notice » (2020) de **Samuel Haettenschwiler** montre des surfaces colorées abstraites et suggère des barrières, des vues et des espaces architecturaux. Elle est née au cours de déambulations à travers des chantiers : l'artiste a transposé ses impressions visuelles en modèles, qu'il a soumis à leur tour à un examen photographique. Les planches-contacts des photographies ont ensuite été reproduites une nouvelle fois. Au travers de ce

procédé de création picturale fastidieux, Samuel Haettenschwiler réfléchit sur l'aspect processuel du chantier et entend celui-ci comme un symbole de l'évolution urbanistique et sociale.

Diego Kohli s'inspire lui aussi des structures organiques et développe à partir de celles-ci des peintures à l'huile en grand format. Les motifs assemblés en trame de « Piel » (2019) et de « Nouveau chapitre » (2020) évoquent des tapisseries ; la couche de couleur en glacis leur confère de la transparence et une profondeur spatiale.

Avec « Zum Konvolut F119 » (« Au sujet du lot F119 ») (2019/20), le duo d'artistes féminines **Dürig/Bach** poursuit un dialogue intense entre le texte et le dessin : une image choisie par hasard dans des archives photographiques privées donne lieu à une réaction spontanée - Patrizia Bach réagit par le dessin, Regina Dürig au moyen d'un texte. Le matériel qui en résulte est ensuite mélangé et échangé, à la suite de quoi les deux artistes réagissent de nouveau à ce qu'elles ont devant elles. Deux réactions directes et deux réactions indirectes par photographie voient ainsi le jour et sont présentées par les artistes dans des groupes de quatre œuvres. La série porte sur la première impression, les lectures subjectives et les marges entre la fiction et le documentaire lorsqu'il s'agit d'interpréter des images.

Deuxième étage

Corridor

Dans l'entrée, la poignée de porte se déplace en rythme vers le haut et vers le bas - comme si quelqu'un tentait d'ouvrir la porte. **Luc Isenschmid** déclenche le mouvement de la « Automatische Türklinke 2.0 » (« Poignée de porte automatique 2.0 ») (2020) à l'aide d'une machine, et le code QR correspondant fournit un aperçu du mécanisme.

« Form Looking for Function – One-Legged » et « Form Looking for Function – Three-Legged » (créées toutes deux en 2020) de **Zeno Germinale** sont des hybrides entre l'objet (dys)fonctionnel et la sculpture, dont la forme rappelle une silhouette. Les constructions en acier obstinées sont garnies de serviettes et associent l'évocation des esthétiques du design des années 60 et 70 aux rituels de bien-être contemporains.

Salle 15

Les éléments d'image distribués en vrac sur le mur ont été créés par **Nina Rieben**. Avec « Loose Attempts of a Manifesto or Love Poem » (2020), l'artiste esquisse son propre système de signes, qui demeure pourtant indéchiffrable. L'artiste reflète ainsi la tentative d'exprimer quelque chose d'important (le titre évoque un manifeste ou un poème d'amour), qui ne peut cependant pas être intégralement transposé en langage.

Salle 14

Les structures réticulaires soudées à la main de l'œuvre « Odyssey I-III » (2019) de **Martin Chramosta** ont été créées à partir de ferrailles que l'artiste a ramassées dans des décharges, et auxquelles il a intégré des reliefs de céramique au glaçage coloré. Sur le plan visuel, Martin Chramosta se réfère d'une part aux portails en métal fabriqués à partir de déchets de chantier, tels que ceux que l'artiste a rencontrés en Europe de l'Est, et, d'autre part, à l'utilisation traditionnelle des ornements en céramique sur les façades des maisons méditerranéennes.

L'œuvre sur textile de **Livio Casanova** intitulée « Floaty (Mothership) » (2020) renvoie aux univers picturaux ésotériques et spirituels. Sur un fond violet, l'artiste regroupe des formes paysagères et ornementales qui semblent appartenir à un mystérieux système de signes.

Salle 13

Les reliefs de marbre de **Reto Steiner** nous invitent à rechercher des formes familières, telles que des organes ou des extrémités. Pour le tailleur de pierre, ce sont des silhouettes ouvertes à l'interprétation, qu'il extrait du matériau, comme les fossiles d'une espèce inconnue. Leur modelage sensuel et la surface lisse contrastent avec la dureté de la pierre.

Dans sa série intitulée « Cellular » (2016), **Christoph Hauri** superpose la même forme ovale originale ; la couche de couleur, translucide, donne naissance à une multitude de tons mélangés et de recoupements. Les feuilles évoquent des bulles ou des amas de cellules qui semblent étinceler et bourdonner.

Lea Luzifer assemble ses propres objets artistiques, d'étranges costumes, des éléments trouvés et du matériel visuel pourvu d'effets graphiques en un dense collage vidéo. « Perception Layers » (2020) montre trois shows télévisés fictifs, inspirés d'offres de télé-achat, de conseils astrologiques et de files d'attente. L'esthétique agressive des annonces publicitaires est exacerbée avec humour et, présentée sur un écran plat lui-même posé sur un meuble de télévision moderne, est localisée dans une salle de séjour privée.

Salle 12

La série d'œuvres de **Selina Lutz**, « Dreamers » (2020), évolue à la limite du dessin et de la peinture. L'artiste montre, dans des constellations intimes, des silhouettes qui sont à mi-chemin entre l'être humain et la machine - plongées dans leurs rêves, elles semblent toutes se soustraire à la vie quotidienne. La gestuelle du coup de pinceau et les tons pastel accentuent l'impression d'un moment furtif, capturé dans le futur.

Salle 11

Dans ses dessins, **Raffaella Chiara** épaissit son trait de crayon pour en faire le contour de structures spatiales qui, superposées de surfaces colorées et de lignes autonomes, défient les habitudes visuelles de par leurs oscillations successives. Habilement, elle combine l'allusion et la formulation concrète, le plaisir ludique à expérimenter et la rigueur de la composition.

La série de dessins de **Selina Reber** intitulée « bugs (not fixed yet/anymore) » (2019-20) repose sur des représentations scientifiques d'insectes et de cactus. Le concept anglais « bug », qui signifie à l'origine « erreur » ou « insecte », invite à créer, de manière ludique, de nouvelles combinaisons et erreurs visuelles en renversant les lignes dessinées, caractérisées et caractéristiques des images originales. Présentés derrière du verre armé, les dessins au crayon sont visuellement grillagés, ce qui renvoie à leur aliénation numérique au cours du processus de conception.

Salle 10

Dans l'œuvre audio « Ideal Estate » (2020), **Fine Bieler** évoque, devant un décor constitué de sacs de sable et la représentation d'un coucher de soleil, les mythes de la création, la récupération des terres, la consommation de matières premières et les bulles des investissements de la planification urbaine. Les chimères capitalistes disparaissent dans les sables du désert, tandis que le soleil n'est toujours pas couché.